

GIOACCHINO ROSSINI.

(Suite et fin.)

Un mois après la chute de la *Semiramide*, Rossini et sa femme descendaient à Paris dans un logement de la rue Itameau, où, le soir même de leur arrivée, plus de huit cents personnes s'inscrivirent à leur porte.

On faisait queue dans la rue comme à l'entrée d'un théâtre.

Le maestro, cette fois, ne resta chez nous que trois semaines, le temps d'organiser quelques soirées musicales, d'assister à une foule de banquets, et d'honorer de sa présence une représentation du *Barbier de Séville* aux Italiens.

Il avait passé un engagement pour Londres.

Rothschild et Aguado, qui tout d'abord s'étaient déclarés ses patrons, le recommandèrent aux principaux banquiers de la Cité, ainsi qu'à plusieurs membres influents de la chambre haute, et cinq mois après, notre virtuose repassait le détroit avec une somme de cent cinquante mille francs, gagnée soit en leçons, soit en concerts, et à laquelle il faut joindre quatre mille livres sterling qu'une société de lords le contraignit à accepter le jour de son départ.

Nous ne comptons ni les honneurs qu'il reçut, ni ses devoirs à Brighton avec Georges IV.

Le fils du musicien nomade trouvait tout simple qu'un roi le priât de manger une côtelette avec lui.

Notre héros, à son retour, s'installa dans un hôtel de la rue Tailbout. Il remit ses fonds à son nouvel ami Aguado qui se chargea, disent les frères Escudier, de les doubler à la bourse par des spéculations certaines.

Le mot est d'un immoralité pleine de candeur.

C'est bien un mot du siècle.

Quelle différence voyez-vous entre un individu qui spéculé à coup sûr, ou un monsieur qui est certain de se donner cinq atouts dans une partie d'écarté ?

M. de la Rochefoucauld, ministre de la maison de Charles X, supplia Joachim de prendre la direction du théâtre Louvois.

Depuis 1819 époque où Garcia fit chanter à madame Mainville-Fodor le rôle de Rosine du *Barbier*, les Parisiens étaient fous de la musique de Rossini. De la loge du concierge à la mansarde, les pianos tapotaient ses partitions, les chefs des musiques militaires les arrangeaient pour tous les opérateurs et les trombones de l'armée, on les mettait en études, en valse, en quadrilles, et les Musard de la Restauration faisaient fortune.

L'arrivée de Rossini doubla cet engouement. Ses opéras furent repris tour à tour, et joués, chaque soir, devant une salle comble.

Quand on eut bien saouvé la musique, on désira connaître l'homme. On invita Gioacchino partout, les salons se le disputèrent; mais, hélas ! il y eut, de ce côté, déception complète.

Au lieu de l'artiste distingué qu'on s'attendait à voir, on ne trouva qu'une carte de batelier ultra-

montain, qui mystifiait et contrefaisait tout le monde, un intarissable conteur de sornettes, très-inflaté de sa personne, et dont les plaisanteries étaient marquées souvent au cachet de l'impertinence.

Notre virtuose croyait ainsi se mettre au niveau du caractère français.

Or, dit M. Fétis, Rossini se trompait grossièrement. Sous une apparence de frivolité, les Français sont peut-être le peuple le plus sérieux de l'Europe, et certainement c'est celui qui a le sentiment le plus délicat des convenances et de la dignité sociale.

Comme en Italie, le maestro continuait de paraître mépriser son art et de faire bon marché de son talent, mais c'était pour trouver plus d'excuses à sa paresse ou pour cacher un commencement de fatigue.

Le traité passé avec l'intendance des théâtres l'obligeait à travailler non-seulement pour les Bouffes, mais aussi pour l'Opéra français.

Malgré les clauses formelles de cet acte, M. de la Rochefoucauld ne pouvait rien obtenir.

En deux ans, Joachim ne donna au théâtre de la rue de Louvois qu'un assez mauvais opéra en un acte, *le Voyage à Reims*, composé au sujet du sacre de Charles X.

On réussit néanmoins à l'arracher au far niente napolitain qui le clouait dans son lit durant des journées entières.

L'Odeon avait mis en scène *Ivanhoé*, pitoyable libretto, sur lequel M. Paccini, cet autre Castil-Blaze, avait cousu des lambeaux détachés çà et là de toutes les œuvres du maître, Rossini, furieux de se voir habillé en arlequin, se décida tout à coup à travestir lui-même ses opéras italiens en opéras français.

De Maometto II, il fit le Siège de Corinthe.

Un grand air pour madame Damoreau et la scène de bénédiction des étendards sont les seules différences qu'on y remarque.

Vint ensuite le tour du *Morise*, où l'on trouve un peu plus de musique nouvelle.

Or, ce n'était point la ce qu'on attendait de Rossini. On voulait des opéras entièrement écrits pour la France, et dans le goût de la France.

Par malheur l'inspiration du maître semblait éteinte. En 1828 seulement, elle eut un premier réveil dans le *Comte Ory*, et l'année suivante, à force de secouer le sublime dormeur, on réussit à le remettre debout sur son piédestal de gloire.

Le fleuve mélodique rompit ses digues, et *Guillaume Tell* vit le jour.

Mais ce fut le chant du cygne. Notre indolent Italien rentra dans sa torpeur et n'en sortit plus.

Guillaume Tell est sans contredit le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Ici le maître a su joindre à l'abondance italienne et à la puissance d'inspiration qui règnent dans ses compositions premières, l'intelligence exquise, le sentiment dramatique et la rare délicatesse de goût qui caractérisent nos musiciens nationaux.

Seulement, la fatalité voulut que cette admira-